Document généré le 23 avr. 2024 15:29

Liberté

Le Québec change de visage

Pierre de Grandpré

Volume 6, numéro 1 (29-30), janvier–février 1964

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30275ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

de Grandpré, P. (1964). Compte rendu de [Le Québec change de visage]. *Liberté*, *6*(1), 69–73.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Québec et les autres

"Le Québec change de visage"

J'ai lu comme vous lirez, avec passion, l'essai de Michel Bernard. Ce livre expose dans quelles conditions politiques et intellectuelles, depuis quatre ans, "Le Québec change de visage" (1). Le profit de lire atteint ici un degré pratique de plénitude auquel nous sommes nécessairement peu habitués. C'est un ouvrage tout à fait contemporain des préoccupations de chacun: il décrit en effet toute vive la plus stimulante, pour nous, de toutes les aventures de l'histoire universelle, puisque c'est celle où nous sommes engagés, qu'ensemble nous travaillons à faire aboutir. Et cette aventure nous est présentée, par larges références à un passé proche ou lointain, comme sans précédent au Canada français. En couleurs dramatiques, chaleureuses, triomphantes, voici la peinture d'un éclatant renouveau, d'une floraison soudaine après la lente hibernation.

Il s'est depuis longtemps trouvé chez les Français, des témoins lucides de notre mentalité traditionnelle: Georges Vattier, André Siegfried, Raoul Blanchard, Auguste Viatte, d'autres encore. Michel Bernard est un homme encore jeune, il est romancier; il porte en outre un intérêt attentif aux questions religieuses, sociales, économiques. Je ne sais quelles affinités paraissent avoir fait de lui, virtuellement, l'un des nôtres. Ce qui l'intéresse beaucoup, semble-t-il, c'est la lutte de tout ce qui est jeune et vivant contre les diverses formes d'embourgeoisement et de scléroses. Toujours est-il que se proposant d'étudier notre littérature, il a fait un séjour au Québec. Il y a observé hommes et choses, a fait siens nos débats, et le premier ouvrage où il livre ses observations est un essai politique, étant d'ail-

---

(1) Plon, 1964.

leurs entendu que la politique implique en l'occurence l'étude psychologique et socio-historique de tout un peuple.

Un accident de cet ordre—accident ici est des plus heureux, et je n'évoque la parenté des phénomènes que pour sa valeur de signe—est arrivé à Alain Bosquet: présentant son anthologie de "La poésie canadienne" (canadienne-française! et contemporaine) (2), il affirme d'entrée de jeu ne s'intéresser, dans cette poésie, qu'à la pure poésie, non à des antécédents socio-historiques. Puis, non sans paradoxe, comme si décidemment l'on n'échappait pas à cette fatalité, au lieu de parler de poésie il explique avec entrain, tout au long de cette préface, les circonstances socio-historiques, justement, dans lesquelles écrivent, à l'heure présente les jeunes poètes du Québec. Même aux purs gens de lettres l'enquête sur le milieu paraît donc très digne d'attention, capitale. La littérature, chez nous comme ailleurs en continent américain, où en d'autres pays jeunes ou en passes difficiles, s'insère tout naturellement dans une réalité plus vaste dont elle est, au premier chef, le vivant témoignage. Ce n'est pas là émettre une théorie sur les destins de nos lettres ou le choix des thèmes pour les écrivains. C'est constater de façon détaché un état de fait, comme on noterait l'âge de quelqu'un, sans le moindre jugement de valeur. Ce que Bosquet évoque en quelques pages, ce sont les mêmes réalités qu'explore le livre de Michel Bernard. Disons pourtant que la comparaison entre les deux approches permet de mesurer la différence entre l'observation par l'intérieur et celle qui demeure extérieure à son objet; d'apprécier les richesses de la compréhension, qui avoue ses mobiles, ses préférences, en regard d'une explication aussi engagée que l'on voudra mais en définitive sans participation ni racines.

Michel Bernard parvient à nous faire voir et éprouver comme jamais, en rassemblant et ordonnant des faits et des idées que nous croyions bien connaître, le Canadien français à l'heure de l'éveil, de la prise de conscience, d'une ruée tout à fait impressionnante d'aspirations et de réalisations, d'une irréprésible et désormais irrméversible remontée: notre reconnaissance et toute la suite. Et l'observateur est lui-même pris aux mailles de son sujet, il baigne dans ce qu'il annonce: l'heure de vérité, l'heure du destin, il en hâte sûrement un peu la venue,

(2) Seghers, 1963.

lui qui sait si bien y croire. Sous les apparences calmes d'une souple mise en ordre, un feu court, feu ardent: l'amour de cette liberté canadienne-française qui survécut aux désastres de 1837, en un milieu il est vrai de plus en plus hostile. Dans ce milieu, "entre les positions d'un réformisme timide et celles d'un anarchisme agressif, peu d'esprits libres parvinrent à s'exprimer avec mesure, hardiesse et lucidité".

Michel Bernard sent bien qu'il peut affirmer cela sans crainte, à voix mesurée et claire, comme il peut débrider bon nombre de nos plaies les moins avouées, sans choquer ni blesser. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas trace de paternalisme en ses attitudes, parce que c'est un esprit naturellement fraternel: l'aventure qu'il décrit, il la vit comme l'un d'entre nous, épaule à épaule, en camarade de combat, de pensée ou d'action. S'il y avait l'ombre d'un fanatisme en lui, ce serait celui, grave, sérieux, durable en ses effets, de l'homme capable, d'abord, de quelques grands respects. Il faudrait donc parler plutôt d'ardeur constructive: ne sera bafoué par lui ou pris à parti que ce qui se tiendra mal dans cette lumière.

Je n'affirmerais pas, bien sûr, qu'il connaît à fond les tenants et aboutissants de *tous* les problèmes qu'il soulève. Il n'est pas historien et là n'est pas l'essentiel. Il suffit que soient exactes les réalités contemporaines qu'il dégage. Il ne lui viendrait peut-être pas à l'idée, par exemple, que le nom d'Alexandre Taschereau puisse, dans un esprit canadien-français, en 1964, malgré le recul, symboliser encore, tout autant que celui de Maurice Duplessis, la vieille inertie québecoise: cet "hiver" dont parle fort bien l'auteur, et dont voici venu le "dégel".

Michel Bernard simplifie, resserre, dramatise: il recueille une ample matière, l'organise comme les actes d'une tragédie — mais une "tragédie optimiste": exposition historique sur les pauvretés consenties à la nécessité de survivre, puis montée des périls et engagement soudain des conflits, enfin triomphe encore incertain de la vie. Cet étranger à notre milieu ne saurait tout en connaître, mais ce qu'il sait, convenons qu'il le possède aussi intimement que quiconque parmi nous et il l'explique admirablement, y introduit la rigueur d'un esprit rompu à la synthèse.

Mon propos n'est pas de commenter en détail ce tableau, bouleversant dans sa modération et son sérieux, des actuelles mutations de notre société. Il n'est même pas d'apprécier le

livre en tant qu'essai. C'est très subjectivement que j'y discernais à l'instant une fresque d'une grandeur tragique. J'ai été ému, empoigné par chaque paragraphe et par l'ensemble, et je doute que ce soit là un état idéal pour faire utilement de la critique. Aussi n'ai-je pas plus envie de dépister quelques virgules vagabondes que d'analyser pourquoi l'expression colle au sujet et persuade. Puisque j'utilise ici cet ouvrage à caractère introductif pour inaugurer une chronique consacrée exclusivement aux lettres canadiennes, je m'en tiendrai à regrouper les observations ayant quelque rapport avec la littérature puis à relever, à partir de là, quelques traits des lettres canadiennes-françaises à l'heure de cette palingénésie, à laquelle depuis longtemps je crois profondément.

Parlant, dans sa conclusion, du besoin, au Québec, d'une éducation de la liberté pour l'orienter vers les tâches constructives de l'âge adulte, Michel Bernard analyse le déchirement fondamental de ce peuple adolescent, partagé entre sa vieille peur de la vie et son immense désir de l'affirmer. "Mais la passion de vivre est la plus forte à la fin, et l'élan qui anime les jeunes poètes actuels du Québec n'est pas le moindre signe de cette métamorphose des profondeurs que les événements politiques révèlent au grand jour. *Le temps des castrations spirituelles volontaires semble aboli*". Nous n'avions à parler naguère que d'un roman canadien-français peuplé d'êtres amorphes, d'ectoplasmes, d'anti-héros, non pas au sens de la dernière mode française mais au nôtre, qui remonte à bien plus loin; nous ne parlions à peu près également, il le fallait bien, que d'une poésie de la désolation et du "chiffre noir". Voici donc que tout cela est en train de changer sous nos yeux! Il est une certaine difficulté d'être, un complexe à nuance masochiste d'impuissance et d'exil, que l'actuel sentiment de grand large, de vent en poupe, a des chances de rendre assez vite désuets.

Il est bien vrai que le style est de l'homme même: notre littérature a manqué de virilité aussi longtemps que nos moeurs, notre mentalité en étaient mal pourvues. Le livre de Michel Bernard décrit *notre* Moyen âge: les décennies qui ont suivi la Conquête. Peut-être que si ce Moyen âge-là avait laissé d'importants témoignages écrits, ceux-ci l'eussent révélé "énorme et délicat" à l'instar de l'autre; mais il était dans sa nature intégralement pionnière de ne point se survivre en esprit, d'être et d'engendrer le "régnant désert".

Pendant le siècle entier qui a suivi la rébellion de 1837, ce fut le phénomène de notre "survivance-engourdissement"' Bien étrange phénomène, estimerons-nous quand il nous sera donné de le contempler à bonne distance! Il a culminé, ou peut-être vaudrait-il mieux dire qu'il a commencé d'être ressenti comme une anomalie, au cours de l'épisode duplessiste, soit pendant les vingt années qui ont suivi 1939. Enfin l'essai de Michel Bernard décrit les audacieuses réformes libératrices, en matières économiques et culturelles, des nouveaux chefs politiques du Québec; et il indique en quels termes se pose aujourd'hui, pour l'ensemble de la population canadienne, le problème de l'option entre l'indépendance du Québec et la restauration de la Confédération selon l'esprit que le mot implique celui d'une loyale union entre les deux peuples fondateurs.

Au point de vue littéraire, nous n'avons à peu près l'expérience, à ce jour, que des reflets esthétiques plutôt pâles des qualités et défauts qui ont crû dans l'époque cruelle que nous sommes en train de quitter. L'auteur cerne nos "maladies spirituelles et morales", domaine brûlant, avec précision et délicatesse: peurs incontrôlées, prudence et ruse, besoin de jouer gagnant, conformisme, embourgeoisement qui confond l'être et l'avoir, conjonction du matérialisme et d'un rigorisme de répression aboutissant à "pervertir les mots sans lesquels nulle culture ne peut être fondée: beauté, vérité, liberté, respect", voilà un bien triste bilan!... Viennent l'alléger, il est vrai, quelques "vertus passives" d'endurcissement, de résignation, et surtout la grande probabilité que la vie ait *"coulé sous la terre"*, qu'il y ait eu des maturations secrètes et un fidélité-outre celle jusqu'ici trop verbale, trop uniquement nostalgique, des origines,—"aux sollicitations profondes de le terre nouvelle, où l'avenir naissait avec l'herbe et les arbres sous la neige des hivers".

Maintenant que le tumulte du printemps a éclaté, que l'on a eu la certitude de s'entrevoir vivant et libre, que l'on a savouré avec surprise l'accent de sa propre voix; maintenant que ce mouvement est devenu sans retour et que l'on ne se laissera plus confisquer l'honneur et la charge grisante, d'être homme, ce que l'on découvre soudain c'est que la culture dans ce contexte n'est pas un luxe, ni la littérature un bibelot d'art, qu'un livre est parole de vie, au point qu'il y a quelquefois malentendu. Ce chapître sur "le matin des intellectuels", l'un des plus neufs et des plus originaux de l'ouvrage, parle exactement du

contraire de ce que nous avons toujours connu: l'intellectuel isolé tenu en quarantaine, exilé intérieur. Maintenant nombreux sont ceux qui, tombant dans un excès contraire, quoique dans le prolongement logique du premier, "demandent à la culture des Maîtres à penser, des systèmes et des solutions toutes faites à leurs problèmes"; ils ignorent que l'intellectuel n'est jamais que le compagnon de marche d'une étape, dont le témoignage n'est pas donné *ex cathedra,* mais d'homme à homme".

Au terme de son essai, l'auteur évoque les valeurs créatrices originales dont le Canada français, "au confluent des courants de civilisation les plus divers", peut demain porter témoignage. Et il se met à rêver—pourquoi pas?—au jour, peut-être prochain, où "Montréal, à l'intérieur du monde d'expression française, jouera le rôle d'un pôle d'attraction indépendant de Paris, comme New-York est indépendant de Londres". Oui, mais ces valeurs originales ne s'affirmeront avec éclat à la face du monde que si l'expérience européenne, bénéfique, n'est utilisée qu'indirectement; que si "les sources profondes sont en Amérique".

Et voici, pour passer à un exemple concret, une remarque qui me paraît importante: "L'angoisse existentialiste est celle d'un monde vieux où les choses trop humaines répugnent à l'homme. L'angoisse du Québec est celle d'un amour refoulé". Aux beaux jours du sartrisme, nous avons eu nos romans du désespoir et de l'absurde; la similitude n'était qu'apparente. Un Robert Elie, un André Langevin, disaient la désolation et l'absurdité de ne pas encore vivre, non d'avoir trop vécu. Et nos romans spiritualistes, dans les foulées de Bernanos ou de Mauriac, parlaient moins de grâce ou d'expérience mystique que de leur très humble *préalable:* le sentiment d'être au monde, de disposer de ce minimum d'humanité, à partir de quoi faire offrande. Les mêmes distinctions valaient pour notre poésie, de l'exil intérieur. Aujourd'hui que le roman français, renouvelant ses structures, cherche, à la suite de la poésie, à distendre ses rapports avec le réel, à déclarer le monde objectif inconnaissable ou inintéressant, "à bâtir quelque chose à partir de rien qui tienne debout tout seul", comme le déclare ce mois-ci Robbe-Grillet dans "Pour un nouveau roman" (3), soyons persuadés que nous ne nous aventurerons dans cette voie que pour

(3) Ed. de Minuit, 1964.

y faire passer un charroi très différent: témoins Jacques Godbout et, semble-t-il, le dernier Eugène Cloutier. Mais quoi que nous fassions, le "personnage" avec son peu de subtilité, dans toute sa grossière indiscrétion, subsiste dans la tête de nos créateurs, étant dans nos vies toujours assez encombrant. Aussi serions-nous maladroits de blâmer un Claude Jasmin ou une Diane Giguère de peindre tout bonnement, sans se renier eux-mêmes, les êtres qui les hantent, de décrire par exemple le conflit des générations... Ils vont droit devant eux, parlent de ce qu'ils connaissent, travaillent à la façon de fort bons romanciers américains, anglais, espagnols ou maghrebins d'aujourd'hui, ou même de Parisiens imperturbables comme Jean-Louis Curtis,—persuadés qu'ils sont d'instinct que l'important n'est pas, au fin fond des choses, de diminuer le retard sur telle avant-garde étrangère dans une littérature blasée, et d'en produire *presque* simultanément l'imparfaite réplique; que l'important, quel que soit l'instrument et son degré de mise au point, est de s'en servir pour livrer les voix inimitables de la terre, de la chair et de l'âme que l'on habite.

Pierre de GRANDPRE

Critique d'un livre écrit par un ami

Critiquer un livre écrit par un ami, c'est se condamner au départ, du moins selon une loi non-écrite de la critique, à la non-objectivité. Piège à double tranchant que celui-là, puisque le critique pour incliner à la flagornerie systématique aussi bien qu'à un négativisme homicide qu'une certaine notion de l'éthique professionnelle, nous incline à croire plus objectif et plus conforme à la franche vigueur de l'amitié; en réalité, écorcher le menton d'un ami à coups d'encensoir ou l'assommer au moyen du même objet culturel constituent deux affronts également vexants pour l'ami qui, par une inadvertance historique, a publié un livre. Or, l'ami Jean Cathelin mérite autre chose; sa femme aussi, à plus forte raison, qui a signé ce livre avec son mari. *"La révolution au Canada"*, de Jean Cathelin et Gabrielle Gray, est un livre très intéressant. C'est la première fois qu'un auteur français (le couple est un auteur) réussit à traduire dans un livre un Canada complexe, labyrinthal, saisi